

La communauté des oreilles fendues

Catherine Mavrikakis, *Condamner à mort. Les meurtres et la loi à l'écran*, PUM, 2005

Étienne Beaulieu

Numéro 12, printemps 2007

Lire Leopardi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, É. (2007). Compte rendu de [La communauté des oreilles fendues / Catherine Mavrikakis, *Condamner à mort. Les meurtres et la loi à l'écran*, PUM, 2005]. *Contre-jour*, (12), 179–183.

La communauté des oreilles fendues

Catherine Mavrikakis, *Condamner à mort. Les meurtres et la loi à l'écran*, PUM, 2005.

Catherine Mavrikakis possède une voix moderne, une voix fendue qui parle sur plusieurs tons à la fois et qui affirme autant qu'elle semble sous-entendre. Richesse vocale, qui parle du ventre et de la tête simultanément, qui fait parler le ventre dans un discours de tête et, dans une ventriloquie inversée, feint un discours de ventre au beau milieu d'un propos de tête. Apparemment, *Condamner à mort* porte sur l'image de la mise à mort dans nos sociétés modernes, et notamment sur Timothy McVeigh, le terroriste d'Oklahoma City qui a fait exploser un édifice fédéral américain. Mavrikakis examine aussi le cas d'Aileen Wuornos, l'une des premières *serial killers* au féminin, ou encore celui d'Andrea Yates, cette mère infanticide qui a noyé ses cinq enfants. Plus insolite encore est l'histoire de cet Armin Meiwes qui a mangé un homme consentant rencontré par courriels interposés. Dans tous ces cas d'exception, Mavrikakis recherche la loi de notre époque où l'exception fait loi, où la jurisprudence est devenue la lecture « normale » de la loi. Le sujet de fond se découvre ainsi progressivement : il s'agit d'un livre sur le cynisme de notre époque et sur la distance qu'impose l'image et l'hyper-médiatisation. Non seulement l'image de la mort et sa mise en scène médiatique, qui nous rend curieusement insensibles à la douleur et force à rechercher toujours plus d'« extrême », mais aussi l'image en tant

que telle qui met la douleur et l'étrange à distance. En nous connectant à Internet ou en prenant connaissance quotidiennement des différentes catastrophes mondiales au petit écran, nous vivons désormais dans ce monde de l'image comme dans une distance habitable, confortable. Nous sommes dorénavant complètement distants, distants de façon intransitive, c'est-à-dire distants de rien, distants en nous-mêmes.

Il s'agit aussi du livre de Mavrikakis comme d'un réquisitoire contre le cynisme facile dont fait preuve une grande partie des intellectuels d'aujourd'hui, qui prend toujours et encore plus de distance par l'intelligence séduisante du rire ou du pessimisme et qui « se dope de nos échecs et de nos horreurs » ou « qui se grise de notre désillusion générale ». Suivant Peter Sloterdijk, Mavrikakis oppose au cynique la figure de l'idiot : « Pour l'idiot, il n'y aura rien. Il y aura la mort et même pas la survie, puisque celle-ci, finalement, appartient aux cyniques [...]. Un constat est alors à faire : les idiots dans ce monde mourraient, voilà pourquoi nous n'en sommes pas. Voilà pourquoi nous ne sommes qu'intelligents, intellectuels et si cyniques. Nous sommes condamnés à notre propre survie. » L'intellectuel d'aujourd'hui a beau jeu de critiquer tous ceux qui sont dupes du discours, qui n'« analysent » pas leur position dans l'ensemble des discours, mais au contraire y croient, prennent les vessies pour des lanternes et font sauter tous les dispositifs empêchant cette croyance primitive de s'exprimer, par exemple en succombant aux pulsions cannibales ou meurtrières.

Prenant ses distances avec cette pulsion barbare, l'intellectuel cynique d'aujourd'hui hérite à sa façon de la position rationnelle des Lumières. C'était déjà l'idée de Sloterdijk en 1983 (avant même la chute du mur de Berlin), dans *Critique de la raison cynique* : le cynisme intellectuel est une manière de préserver l'idéal de l'*Aufklärung* en mettant cyniquement à distance la barbarie des Temps modernes, pourtant descendante directe des Lumières. Mais si Mavrikakis s'appuie explicitement sur Sloterdijk, leurs chemins fourchent très rapidement. Pour Sloterdijk en effet, la critique de la raison cynique s'inscrit dans la lignée kantienne, qui donnait un double sens au génitif dans sa *Critique de la raison pure* : critique de la raison d'une part, mais critique par la raison d'autre part, dans le but

de parvenir à une sorte de « super-raison ». De la même façon, Sloterdijk critique la raison cynique de notre époque, mais pour retrouver un cynisme plus pur, un « kunisme » dit-il, c'est-à-dire un cynisme à l'antique, libre et simple, qui se permet de pisser contre le vent de l'idéal et, comme le général romain, de péter au visage de ses opposants en guise de déclaration de guerre. Sloterdijk cherche un cynisme non contraint, un cynisme sans tristesse comme l'est celui de nos contemporains, qui rient sous cape des idiots, sans s'apercevoir qu'ils deviennent peu à peu leurs propres dupes à force de répéter comme des perroquets leurs satanés discours de la distance. Ni critique du babillage ni retour à un cynisme antique, l'idéal de Mavrikakis diffère foncièrement de ces points de vue en cherchant plutôt « un combat qui mérite encore des mots et une pensée articulée qui tienne compte des enjeux médiatiques actuels », par exemple l'abolition de la peine de mort. Aussi termine-t-elle son livre par une sorte de profession de foi : « C'est dans cette croyance absolue dans l'écrit et la pensée, sans aucun cynisme, que je me suis permis d'écrire ce texte qui suscitera, je l'espère, simplement d'autres écrits. »

Ici, cependant, le lecteur est en droit de s'interroger : « susciter d'autres écrits » ? Est-ce vraiment à cela que mène le parcours si brillant de ce livre ? Mavrikakis n'écrit-elle pas elle-même, quelques pages plus haut, que « c'est peut-être bien parce que le livre n'a plus aucune efficacité sociale en Occident qu'il est perçu comme inoffensif de nos jours » ? Susciter d'autres écrits, n'est-ce pas faire tourner la roue de la mondialisation cynique qui croule sous un tel déluge de publications que l'humanité n'aura jamais le temps de tout lire jusqu'à son extinction ? Si je comprends bien, l'idée de Mavrikakis consiste en une transformation de l'acte de lire : nous pouvons bien continuer de publier en aussi grande quantité, pourvu que l'on se défasse de ce préjugé voulant qu'« un lecteur serait toujours un critique », préjugé hérité, justement, des Lumières. Poursuivant elle-même les Lumières en tentant de se défaire du préjugé d'*Aufklärer* que constitue le point de vue critique (dégénéré en cynique), Mavrikakis pousse l'argumentation jusqu'à dénoncer l'auto-victimisation des intellectuels.

Dans le contexte de la dangerosité des médias actuels, les intellectuels s'enragent souvent en dénonçant leur impuissance dans le monde et

leur silence contraint dans les médias. Ils dénoncent le complot qui les confine dans leur repliement, leur isolement ou alors occupent, dans un ressentiment parfois excessif, des lieux qu'ils savent extrêmement peu stratégiques ou encore politiques, espérant retrouver leur prestige et la capacité de communiquer de façon grandiose et éternelle par les livres ou dans l'enseignement. En ce sens, les intellectuels à l'heure actuelle vivent dans l'idée d'une humiliation subie qui fait d'eux des victimes du pouvoir médiatique, victimes pour lesquelles il reste impossible de trouver réparation.

L'analyse des cinq cas de figure recensés par Mavrikakis avait permis de conclure à l'idéologie contemporaine comme marquée par « un masochisme pervers » qui donne à la victime le pouvoir de manipuler son bourreau. Le pouvoir appartient en ce sens aujourd'hui aux exclus, aux victimes de tout acabit, à tous ceux que la norme a laissés dans la marge. Inversement, ceux qui refusent, comme Timothy McVeigh, de se conformer à ce discours de victimisation n'inspirent que répulsion, dégoût et rejet. Ainsi, afin de retrouver un certain pouvoir, l'intellectuel cynique d'aujourd'hui glisse insensiblement vers un discours de victimisation : le bourreau médiatique devra tôt ou tard réparer les torts commis, tel serait « l'inconscient » de cet intellectuel qui ignore à quel point il est ainsi doublement dupe du discours médiatique qui l'exclut *de facto* une première fois, mais en plus lui met dans la bouche un discours de victimisation et de ressentiment à l'égard des médias. La boucle est bouclée : fustiger les médias, c'est pour l'intellectuel participer plus que jamais du discours médiatique.

Nul besoin de souligner ici la justesse de ce point de vue (que j'ai déjà exprimé dans *Contre-jour* en critiquant par exemple la critique des médias par *L'inconvénient*). Il m'apparaît plus urgent maintenant de questionner ce qui vient après. Que fait-on en effet quand on a dégagé cette position et que l'on a critiqué ceux qui la tiennent ? Il reste à critiquer sa propre position critique, ce que ne manque pas de faire Mavrikakis.

Je participe moi-même et continue certes ici, dans ce court essai, à participer à cette immolation des médias, à cet acte fantasmatique et pourtant fondateur de l'intelligence actuelle, à cette idée du grand

sacrifice collectif et discursif du bouc émissaire médiatique en tentant de montrer comment l'étonnement est ce qui a disparu de notre pensée et de nos vies.

Cette auto-critique bien sentie n'enraie toutefois pas le problème : comment sortir de cette spirale de critique et jusqu'à la présente critique, etc. ? À critiquer la critique de la critique, nous repoussons effectivement toujours plus loin la terre promise d'un consentement au monde que vise toute critique. À la toute fin, Mavrikakis se trouve à occuper toutes les positions : celle de la victime et du bourreau, de la dénonciatrice et de la victimisée, de l'intellectuelle et du cynique, dans une explosion énonciative que peuvent se permettre seuls ceux dont la voix parle sur plusieurs registres à la fois. Pour être entendue, cette voix démultipliée exige cependant des oreilles tout aussi fendues, c'est-à-dire une écoute plurielle apte à capter simultanément plusieurs discours en un seul, idéal démocratique que ne peuvent avoir pour horizon que quelques *happy few*. Or, ces quelques-uns que réunissent voix et oreille fendues, entre lesquels circulent des écrits eux-mêmes fêlés, n'est-ce pas ce que l'on appelle une communauté, noyau autour duquel se dessine un horizon politique et par lequel s'esquisse une réponse à la question de la transformation de l'impuissance en pouvoir ?

Étienne Beaulieu